

La foi aveugle ?

Les migrations estivales m'ont entraîné ce mois d'août à Font-Romeu, dans les Pyrénées Orientales. Un peu au-dessus de cette station de montagne se trouve un Ermitage, célèbre par son retable baroque réalisé au début du 18^e siècle par Joseph Sunyer. Le visitant j'y ai remarqué, à gauche, une statue allégorique tenant d'une main la croix, de l'autre un calice, avec un bandeau sur les yeux, et figurant la Foi. Évidemment le bandeau signifiait que la foi chrétienne doit être aveugle. M'arrachant au farniente habituel du touriste, je me suis mis à méditer sur ce symbole, et j'espère que les lecteurs de *Golias Magazine* me sauront gré de cet acte de courage.



Donc il faut croire aveuglément. Non pas dire par exemple : « Comprends (d'abord) pour croire (ensuite) » (*intellige ut credas*), mais au contraire : « Crois (d'abord) pour comprendre (peut-être à la fin...) » (*crede ut intelligas*). Le bandeau sur les yeux, qui ailleurs pourra être l'apanage de la synagogue (elle n'a pas reçu le message chrétien), signifie ici cela : on ne croit vraiment que si on ferme les yeux, si on fait le sacrifice de l'intelligence (*sacrificium intellectus*), ou bien, ce qui revient au même, si on admet le « mystère de la foi ». *Mysterium fidei* est une formule essentielle de la consécration dans la messe latine.

Mais à quoi faut-il croire ? Aux deux attributs brandis par la statue : à la croix, et au calice.

De la croix coule le Précieux Sang du Christ, jusque dans le calice, qui le recueille et va le distribuer à son tour aux fidèles. Ce dernier figure donc l'[eucharistie](#) dans sa modalité catholique. On sait qu'à la messe, une fois dites les paroles rituelles de la consécration, le pain (l'hostie) se transforme effectivement en corps du Christ, et le vin en son sang. C'est ce qu'on appelle la *transsubstantiation*, le changement définitif et irréversible de substance, à quoi les protestants ne croient pas. Pour les luthériens, il y a sur l'autel à la fois pain et vin, et corps et

sang du Sauveur : c'est la *consubstantiation*. Pour les réformés, ce ne sont là que de purs symboles, de simples façons de parler. À suivre notre image, il faut croire yeux fermés à la magie de ce changement (notez qu'*image* est l'anagramme de *magie*). L'Église a appelé *Sacramentaires* tous ceux qui professaient des doctrines erronées touchant l'Eucharistie. Et les protestants ont appelé les catholiques *Théophages* (mangeurs de Dieu). Le retable a donc ici une portée polémique antiprotestante.

Tout cela nous semble normal, bien balisé. Nous ne voyons pas d'autres possibles que cette dichotomie connue depuis longtemps. Et pourtant...

C'est à Paul que nous devons le thème de la croix salvatrice, et l'institution de l'eucharistie. Les deux thèmes étroitement complémentaires se trouvent dans la première épître aux Corinthiens. Voici le premier : « Car la prédication de la croix est une folie pour ceux qui périssent ; mais pour nous qui sommes sauvés, elle est une puissance de Dieu. » (1/18) Et pour le second : « Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. » (11/26) Évidemment pour Paul la mort du Seigneur n'est pas le dernier mot, puisqu'il est ressuscité et qu'il va revenir : c'est ce qu'on appelle sa *parousie*. Néanmoins on voit très bien le lien entre la croix, d'où a coulé le sang du Sauveur, et le calice, où il coule maintenant de façon répétitive, toutes les fois où on le fait couler lors de la messe en prononçant les paroles sacramentelles.

Mais ces deux thèmes ont été discutés, et sont effectivement discutables. Objectivement la croix peut être vue comme un échec, celui d'un enseignement, d'une parole qui ont été refusés. Jésus est mort parce qu'il n'a pu convaincre. Mais sa mort d'abord insupportable à ses disciples a pu être ensuite euphémisée en mort salvatrice, pour en supprimer le caractère intolérable, par une transformation consolatrice. Paul est l'artisan majeur de cette transformation, qui lui était sans doute d'autant plus facile qu'il n'a pas lui-même connu « en chair » celui dont il parlait, et dont par conséquent la personnalité réelle lui résistait moins. Il a créé le mythe chrétien qui est devenu majoritaire, celui d'un Sauveur mis à mort pour les péchés des hommes, et ensuite ressuscité. Ce mythe perdure même encore en certains milieux protestants traditionnels. Cette transformation paulinienne s'est faite par relecture midrashique du chapitre 53 d'Isaïe concernant le « Serviteur souffrant », et aussi par influence des mystères païens où un dieu meurt et ressuscite pour le salut de ses fidèles.

D'autres options étaient possibles pourtant, qui pouvaient aboutir à ce que Faust Socin, un protestant non-conformiste, a appelé de ses vœux : un christianisme sans sacrifice. D'abord l'option docète, selon laquelle Jésus ne fut crucifié qu'en apparence, et qu'on retrouvera dans la christologie du Coran. Ensuite l'option gnostique, qui est loin d'être la plus sottise. On en trouvera l'expression dans ce que dit l'évangile de Philippe : « Ceux qui disent que Jésus est mort puis ressuscité se trompent. En vérité, il est d'abord ressuscité, puis il est mort. » Contre l'option paulinienne d'une mort salvatrice suivie d'une [résurrection](#) miraculeuse, ce texte parle d'abord d'une résurrection symbolique possible dès cette vie-ci : c'est un sursaut, un redressement ou une résilience de nature *spirituelle*, suivis par une mort qui dès lors ne peut être que banale, et qu'il n'y a pas lieu de célébrer comme exceptionnelle, puisque étant le sort commun.

Ce scénario se comprend mieux intellectuellement il me semble. Alors qu'il faut bien s'aveugler au contraire, se mettre le fameux bandeau sur les yeux, pour croire en la version devenue majoritaire d'une mort sacrificielle expiatoire et salvatrice, qui renvoie à des usages si archaïques et si sanglants qu'on ne comprend pas qu'il faille en faire mémoire, en catholicisme, à chaque messe : pourquoi les dire définitivement abolis, si sans fin on les perpétue en les mimant ! Et il faut ensuite avoir vraiment bien peur de la mort physique pour croire à une résurrection de la chair généralement et grossièrement comprise comme la simple réanimation d'un cadavre. Dans les deux cas, c'est sur cette vie-ci, sur ce qu'elle peut vraiment nous apporter si au moins nous savons en faire usage, qu'on risque de *faire une croix* !

L'institution du sacrement eucharistique lors de la dernière Cène, impliquant donc cette transsubstantiation à quoi les catholiques doivent croire aveuglément, figure bien ensuite dans les synoptiques (Jean n'a que le lavement des pieds), mais ne figure pas dans beaucoup de manuscrits anciens de Luc 22/19-20. Bultmann parlait à son propos de « légende

cultuelle », c'est-à-dire d'un texte écrit exprès pour justifier a posteriori un usage liturgique, ici d'origine païenne ou barbare : une manducation sacrée permettant de s'incorporer la force de celui qu'on ingère. Il est peu probable que Jésus en tant que juif ait pu inviter à boire son propre sang, l'ingestion de sang étant totalement prohibée dans cette culture : « Vous ne mangerez le sang d'aucune chair ; car l'âme de toute chair, c'est son sang : quiconque en mangera sera retranché. » (Lévitique 17/14). En somme, l'eucharistie est tout sauf un usage kasher...

C'est pourtant un [sacrement](#) essentiel en catholicisme, et donc, comme tout sacrement, un moyen pour l'Église instituée de diriger les fidèles et d'exercer son pouvoir sur eux. *Tantum ergo sacramentum...* Si grand donc est ce sacrement... qu'elle en fait bien son propre usage. Elle peut le refuser à certains : aux divorcés remariés par exemple. Parfois le prêtre tolérant peut simplement les inviter à ne pas chanter sur les toits leur situation, préférant l'hypocrisie au scandale. Mais avec la restauration qui se dessine, je gage que beaucoup de nouveaux ministres ne fermeront pas ainsi les yeux.

De toute façon il y a eu bel et bien de tout temps possibilité d'un chantage aux sacrements. On ne pouvait communier qu'après s'être confessé. Et on sait quel pouvoir avait le confesseur. Que penser de cette parole paranoïaque, qui lui conférait la toute-puissance : *Ego te absolvo...* (*Je t'absous*) ? Il me semble que jamais un pasteur protestant ne dirait cela. Il préférerait dire, beaucoup plus modestement : « Que Dieu te pardonne ! » On sait que le sacrement en milieu protestant n'exige pas généralement la foi aveugle de la part des fidèles, qu'il fait appel à leur compréhension et à la coopération active qu'ils peuvent apporter par leur réflexion à son efficience, et donc qu'il favorise moins leur manipulation. Il est vrai que les Temples n'ont point de retables comme celui que j'ai contemplé, et dont c'est souvent le but...

Songez que Louis XIV lui-même tremblait devant son confesseur ! Au fond le bandeau de ma statue a bien une utilité : celle de conforter l'emprise de l'Institution sur le troupeau des assujettis. C'est de notre soumission et du crédit, de la *fiducia*, de la foi que nous leur donnons que les dogmes et leurs défenseurs tirent leur autorité. En fait les seconds s'autorisent des premiers pour exercer cette immémoriale et très humaine tentation : celle du pouvoir. Ils sont les profiteurs du Mystère. On peut dire d'eux ce que La Boétie dit des tyrans : « Ils ne sont grands que parce que nous sommes à genoux. » On voit maintenant pourquoi la foi doit être aveugle : pour permettre l'[obéissance](#) qui le sera elle aussi.

Espérons tout de même qu'elles ne le seront pas toujours, et qu'on pourra penser à d'autres versions du christianisme qui ont été possibles depuis l'origine, d'autres choix ou *hérésies* qu'on a indûment dévalorisés, mais qui stimulent l'esprit plutôt qu'ils ne l'obscurcissent.

Michel Théron

